

Sur les côtes de Terre-Neuve

2. RETOUR À COONEY ARM

DE LA MÊME AUTRICE

Sur les côtes de Terre-Neuve, Sylvanus, t. 1, Buchet/Chastel,
2024.

DONNA MORRISSEY

RETOUR À COONEY ARM

Traduit de l'anglais (Canada)
par Laurent Boscq

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *What They Wanted*
Éditeur original : Penguin Random House Canada
© Donna Morrissey, 2008

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2024

ISBN : 978-2-283-04045-4

Pour Ford, notre frère bien-aimé.

Prologue

Je me souviens comme si c'était hier des derniers jours à Cooney Arm, de la mer qui agonisait lentement autour de nous en emportant l'esprit de Père avec elle. Pourtant, bon sang, il s'était bien battu. Longtemps après que ses frères et les autres avaient rendu les armes, il avait continué à pêcher de la morue ou du saumon au filet, à harponner des poissons plats, à virer les casiers à crabes, à poser des nasses à anguilles et des collets à lapins, à chasser les phoques, les guillemots et les macareux, à capturer du capelan, du calmar, ou tout autre présent que la mer nourricière lui offrait.

Puis vint le jour où elle n'eut plus rien à offrir.

Pendant des mois, on l'a tous observé – moi, Mère, Chris, Kyle, Gran. On le regardait quand il restait assis à table les yeux fixés sur l'océan derrière la fenêtre, refusant de voir les mains de Mère qui lui servait du thé et des biscuits ou d'écouter ses reproches à cause du souci qu'il causait à Gran, sa pauvre mère qui passait son temps sur son perron à l'observer pourrir de l'intérieur, à l'image de son échafaud, de son appontement et de son bateau. Mais il n'y avait pas que pour Gran que Mère se tracassait. Elle se faisait toujours un devoir d'être celle qui s'inquiétait le plus, et des mois

durant, elle s'était lamentée sur le sort de Père et sur l'obligation qu'elle s'imposait de l'arracher à l'obscurité terrible qui le submergeait peu à peu et de le ramener à bon port dans sa barque avec le soleil qui hâlait son visage, le vent qui mouillait ses yeux et cette horrible odeur de maladie qui émanait de lui. Mais le poisson avait disparu, englouti dans les entrailles d'un millier de navires-usines étrangers, laissant Père et quelques autres pêcheurs côtiers résistants, attablés, accablés, dans leur cuisine, les yeux errant par la fenêtre sur leurs bateaux en train de croupir.

Enfin vint le matin où Mère jeta son torchon, prit le menton de Père dans sa main pour l'obliger à tourner la tête vers elle et plongea ses iris très bleus dans le puits de ses yeux.

« Tu as fait de ton mieux, dit-elle, mais maintenant, il est temps de partir. Il s'agit des enfants, pas de nous. À force d'appauvrir la terre, on n'a plus que la peau sur les os. » Il la suivit du regard tandis qu'elle traversait la passerelle enjambant le ruisseau, s'arrêtait pour cueillir une poignée de marguerites, puis s'éloignait vers ses trois petits anges endormis dans le cimetière. Après avoir réparti les fleurs sur les tombes, elle s'assit un moment, nettoya les fragments de coquilles lâchées par les mouettes et caressa des doigts les prénoms gravés sur les croix. Je l'avais suivie à distance. Ses lèvres s'animent en une prière silencieuse. Peu de temps après, elle sortit du cimetière et se rendit chez Gran qu'elle trouva debout sur son perron, inquiète. Enlaçant les épaules osseuses et voûtées de la vieille femme, Mère parla doucement, collant sa joue contre la sienne, puis reprit le chemin de la maison.

Elle ne semblait pas avoir repéré ma filature. En général, elle détestait que je la suive comme ça et me faisait fuir. En

fait, elle ne semblait plus rien repérer du tout et marchait d'un pas décidé. Une fois revenue à la maison, elle s'installa dans son rocking-chair sans nous jeter un regard et ouvrit le rideau de sa fenêtre préférée donnant sur les falaises et sur les vagues qui se fracassaient à l'entrée du goulet. Et là, vacillant comme si elle s'était mise à nu en public, elle tira le rideau contre sa poitrine et des larmes roulèrent sur ses joues.

Je me souviens de Chris qui se collait contre moi, tout tremblant. Je me souviens d'avoir tremblé aussi en voyant Mère perdre pied – tout comme Père –, car en cet instant, je me rendais compte que tout ce qui me tenait debout pouvait partir en morceaux.

Les trois jours qui suivirent furent les plus perturbants de ma vie. Je m'occupai de Kyle, qui n'était encore qu'un poupon, et observai Mère pendant qu'elle faisait les valises – d'abord dans sa propre maison, ensuite dans celle de Gran. Le quatrième jour, quand tout fut emballé, Père revint du bûcher avec une tronçonneuse à la main.

Je n'avais jamais eu aussi peur qu'au moment où il tira sur le cordon du lanceur, déclenchant le hurlement de la tronçonneuse dans l'espace confiné de la cuisine. Il l'éteignit sur-le-champ en voyant la terreur dans mes yeux.

« Il faut couper la maison en deux, expliqua-t-il. On s'en va, tu vois, et on emporte notre maison avec nous. Il faut qu'elle soit deux fois moins large pour passer dans le goulet. Il est trop étroit, tu comprends ? C'est simple. On recollera les morceaux en un rien de temps. Maintenant va dehors, et emmène tes frères. »

Il tira de nouveau le cordon du lanceur, la tronçonneuse rugit et on se replia à l'extérieur. Puis, plissant ses yeux ardents de détermination dans la fumée bleutée qui

remplissait la pièce, il pressa la détente et approcha la chaîne du mur de leur chambre donnant sur l'extérieur, grimaçant quand elle déchira le plâtre et projeta des éclats de bois tout autour.

Chris fondit en larmes. Mère prit Kyle dans ses bras et nous rassembla dehors autour d'elle. Et, assis de l'autre côté de la passerelle ou derrière la fenêtre mal isolée de Gran, on passa la journée à le regarder découper la maison en deux. De temps à autre, il arrêtait sa tronçonneuse, allait chercher dans le bûcher des madriers de plus de deux mètres et les traînait à l'intérieur de la maison.

« Il consolide le toit, nous expliqua Mère. Pour éviter que la maison ne s'écroule sur elle-même. »

Père travailla jusqu'à la nuit. Je ne bougeai presque pas de la fenêtre, suivant la petite flamme de la lampe à pétrole qui l'accompagnait de pièce en pièce. Au matin, la maison était parfaitement sciée en deux, et il était parti en bateau à Ragged Rock, d'où Mère était originaire. À midi tapant, il était de retour accompagné par deux skiffs à moteur d'une dizaine de mètres transportant une douzaine d'hommes et une vingtaine de barils métalliques destinés à servir de flotteurs. Pendant deux jours encore, on observa les hommes qui montaient sur crics les deux moitiés de la maison, les soulevaient avec un palan et les faisaient rouler sur des bûches humides disposées côte à côte qui descendaient vers l'eau. Une fois qu'elles furent sur la plage, les hommes les arrimèrent aux deux skiffs qui les halèrent dans le bras de mer, flottant sur un chapelet de barils de pétrole, puis à travers l'étroit goulet qui ouvrait sur la baie et le large.

Au moment où la maison coupée en deux entra dans l'eau, je retournai en courant vers celle de Gran, car à cause de l'affection qui rongait Mère, c'était surtout Gran qui

m'élevait, et j'habitais avec elle, jusqu'au jour où l'on a dû partir de Cooney Arm. Je me dressai sur le seuil, ulcérée, et regardai intensément la cuisine, le vieux canapé près du poêle et chaque surface marquée d'empreintes de mes doigts. Gran se glissa près de moi et je lui pris la main, en découvrant son visage encore plus gris et grenu que la vieille porte contre laquelle nous nous tenions. Toutes les affaires de Gran, nos affaires, on n'en aurait plus besoin. On allait devoir vivre avec Mère, dans la maison de Mère. J'éclatai en sanglots. Jamais le vieux canapé et la table grinçante ne m'avaient paru si chers. Et jamais Mère ne m'avait semblé si grande, lointaine et détachée de moi quand je l'aperçus sur la plage, en train d'aider Chris et Kyle à monter dans le bateau.

« Assure-toi qu'elle est bien fermée », cria Gran, alors que Père verrouillait sa porte solidement pour qu'elle résiste au vent. Père passa son bras autour de ses épaules et la berça doucement, car il savait qu'elle aimait sa maison autant que lui la sienne, que lui comme elles avaient érigé et moulé leur maison autour d'eux, et que chaque clou avait été cloué et mastiqué avec fierté.

« Tu reviendras, lui promit-il en l'accompagnant vers le bateau. Dès le dégel, tu reviendras pour t'occuper de ton jardin.

– Mais ils auront tout brûlé, s'écria Gran. Comme ils ont fait à Little Trite. Les agents du gouvernement auront mis le feu.

– Mais non, et d'ailleurs, on sait même plus trop si c'est vrai. Peut-être que c'est les Trapp eux-mêmes qui ont incendié leur maison. Difficile de savoir où est la vérité par les temps qui courent. En plus, nous, on n'a pas accepté d'argent. On ne participe pas à leur foutu programme de

relocalisation. Ce sera toujours chez nous quand on reviendra. » Il me passa la main sur les cheveux pour me reconforter. « Pas vrai, poupée ? me dit-il. Maintenant, tu vas rester tranquille assise avec Gran, parce que, ce soir, il y aura pas mal de boulot pour remettre la maison en un seul morceau. » Il sourit, me caressant la tête en entortillant mes cheveux autour de ses doigts, puis il m'emmena au bateau, où Mère, Chris et Kyle étaient déjà installés. Gran fut la dernière qu'il aida à monter à bord, puis il colla son épaule contre la poupe, poussa le bateau à l'eau et sauta à bord.

Alors que l'on s'éloignait, Gran s'affaissa près de moi sur le banc, les yeux rivés sur sa maison aux fenêtres barricadées par des piquets sales et tombés ramassés dans son jardin – sauf la fenêtre devant son fauteuil, dans la cuisine. Celle-ci demeurait ouverte sur l'extérieur, avec son rideau tiré sur le côté comme si elle était assise derrière, à épier dans son rocking-chair ce qui se passait dehors. Elle se pencha contre moi en gémissant. « Au moins, quand il reviendra, il pourra toujours s'asseoir pour regarder dehors. » Avec un mouchoir chiffonné, elle tamponna ses yeux qui pleuraient son homme, dont l'âme errait toujours dans la mer qui l'avait pris presque cinquante ans plus tôt, et qui revenait parfois à terre quand les tempêtes d'hiver hérissaient l'océan et l'extirpaient de sa tombe liquide. Alors, silencieux comme un courant d'air, il s'insinua par la porte et s'asseyait dans son rocking-chair, qu'il faisait grincer en se balançant jusque tard dans la nuit, ne laissant au matin que quelques gouttes d'eau sur le plancher pour signaler son passage.

Je pleurai aussi. Pas sur ce pauvre vieux Grand-Père Now que je n'avais pas connu, mais sur mon père qui ravalait des hurlements, debout à la proue de son bateau, tourné vers la prairie où sa maison s'élevait avant-hier encore, et où ne

restait désormais que de la terre retournée et des souches noires éparées, telles des stèles sur des tombes fraîchement creusées.

Une fois qu'on eut franchi le goulet au moteur, on mit cap sur le large, observant en silence les deux moitiés de la maison qui flottaient devant nous. Quarante milles plus loin, la baie se refermait sur une large rade abritant un petit port de pêche, Hampden. À droite de ce village côtier, une falaise tombait dans la mer. Père mit le cap dessus. Il n'y avait aucune construction sur cette partie du rivage hormis un quai abandonné piqué par le sel. Un peu plus loin, là où une rivière se jetait dans l'océan, s'étendait un grand banc de sable. Près d'une estacade flottante, une grue attendait sur le quai, et en peu de temps, les deux parties de la maison furent soulevées des fûts métalliques et hissées l'une à côté de l'autre sur le quai comme si elles ne faisaient à nouveau plus qu'une.

Puis, contre toute attente, et je n'oublierai jamais cet instant, Père regarda Mère, ses sombres sourcils broussailleux tombant sur ses yeux, et grommela : « Elle n'ira pas plus loin. Bon Dieu, si je ne peux plus sortir en mer, au moins, je coucherai dessus. Et je ne laisserai aucun foutu mortel me dicter où je vais mettre mon lit. »

Mère cligna des yeux, stupéfaite, mais quand elle comprit qu'il avait l'intention de laisser la maison posée là, l'arrière collé contre la falaise au pied d'une colline boisée qui la surmontait et le quai faisant office de perron sur le devant, elle pointa vers lui un doigt lourd de menaces. « Si un petit tombe à l'eau et se noie, dit-elle d'une voix sifflante, ça pèsera sur ta conscience, pas sur la mienne. »

Ils détournèrent les yeux l'un de l'autre, mais en les regardant tous les deux, je sentis enfler en moi la certitude que, si

les informations concernant mon bien-être étaient stockées dans le placard à provisions de ma mère, c'était mon père qui détenait la clé pour l'ouvrir.

Un

À travers des trouées dans les arbres, j'apercevais la baie immaculée prise dans la glace de mer, et pouvais déjà sentir sur mon visage le froid qui s'en dégageait. Après un virage à gauche, la baie s'ouvrit, immense, devant moi, charriant sur des milles des plaques de glace blanche qui brillaient au soleil et se chevauchaient au fond de la rade en formant des saillies de trois à six mètres par endroits. Surplombant ces écueils appelés hummocks, il y avait des icebergs pris au piège, dont les sommets polis par le vent étincelaient comme des opales.

Je tâtonnai pour trouver la poignée sur la portière de la voiture de location et remontai la vitre. Je détestais le froid mordant de la glace et sa façon de s'entasser sur la plage, obligeant la voiture à rouler sur la droite de la route, contre la falaise de roches noires. Après une année passée dans les doux paysages de l'Alberta, la côte de Terre-Neuve semblait plus accidentée et hostile. Dans un virage serré, je rétrogradai et me penchai sur le siège pour voir le bûcher de Père. J'aperçus la veste à carreaux de Chris, mon petit frère, abandonnée avec sa hache sur une pile de bûches non fendues, comme s'il avait dû partir en urgence.

La voiture roulait au pas, puis franchit en hoquetant les derniers mètres, avant de s'arrêter au bout de la route sur

un quai affaissé et grisâtre qui avançait dans la mer sur une dizaine de mètres. À droite du quai, coincée contre la falaise, s'élevait la maison que Père avait déplacée en lui faisant traverser les quarante milles de la baie, depuis notre vieux village de Cooney Arm. Chris était assis à son endroit favori, adossé contre un côté de la maison, les pieds ballants au bord du quai. Cette fois, il n'était pas en train de dessiner des phoques ou des baleines à bosse, pas plus qu'il ne sculptait des oiseaux dans des morceaux de bois, sifflotant entre ses lèvres serrées en façonnant une aile ou un bec avec la pointe de son couteau. Cette fois, il fixait la glace d'un air maussade, avec les épaules voûtées et le regard mélancolique d'un enfant délaissé.

Je connaissais ce regard. Je l'avais déjà vu au fil de nos jeunes années, chaque printemps, quand Gran repartait avec moi à Cooney Arm, et laissait Chris en larmes qui nous courait après sur le quai. Car lui aussi mourait d'envie de retourner dans notre ancien domaine pour que je le conduise en le tenant par la main entre les maisons condamnées et les cabanes de ce petit port abandonné, et que j'apporte des réponses à son flot continu de questions. Pourquoi Dieu ? Pourquoi le poisson ? Pourquoi la pluie ? Depuis le jour où Père avait baissé les bras devant les zones de pêche désertées et arraché sa maison à ce rivage béni, on s'était souvent retournés vers cet endroit dont on était partis, regrettant ces immenses journées d'été où le vent berçait doucement les pinsons sur les branches, l'herbe de la prairie, et les trois petits anges endormis dans le cimetière. Et aussi les mondes cachés dans les maisons condamnées de Cooney Arm, au fond des chambres vides et des tiroirs, des mondes dont les voix restaient prisonnières de la forêt comme si elles attendaient que les âmes qui avaient vécu là reviennent et se réapproprient les lieux.

« Foutues autorités, nous dit Père un jour. En bousillant la pêche, ces peigne-culs du gouvernement ont obligé les gens à déménager pour trouver du travail. »

Pourtant, ce premier été, alors qu'avec Gran on se préparait à embarquer pour retourner cultiver son jardin, et malgré l'envie qu'il avait de revenir à Cooney Arm, Chris traîna les pieds. Tenant Mère d'une main et tendant l'autre vers moi, la bouche tremblante, il était tiraillé entre désir et peur, et finit par enfouir son visage dans les jupes de Mère. Quand il releva la tête pour regarder le bateau quitter le quai sans lui, des larmes inondaient ses joues. Et lorsque l'on revint à l'automne, la veille de la rentrée des classes, le bateau chargé jusqu'à ras bord de pommes de terre, de navets, de carottes et de choux, il était assis à cette même place, adossé au mur de la maison, les pieds ballants au bord du quai. Les copeaux du morceau de bois qu'il était en train de tailler flottaient sur l'eau vers nous alors qu'il tendait ses longs bras minces vers Gran, et il se mit à sangloter en lui racontant ses nombreux rêves, notamment celui où sa maison se faisait avaler par la lune, pendant qu'elle-même se liquéfiait à l'intérieur.

« Pauvre petit, dit Gran en le serrant dans ses bras. Pauvre, pauvre garçon. » Émerveillée par l'élégance de son trait, elle versa une larme en admirant les trois petits dessins qu'il lui montrait fièrement. Le premier la représentait accroupie dans son jardin en train de couper des feuilles de navets, les genoux enfoncés dans la terre. Sur le deuxième, elle chassait les chenilles avec un balai fait en feuilles de chou. Sur le troisième dessin, elle était à nouveau agenouillée dans la terre à côté d'un lit de pommes de terre, les mains jointes en prière et les cheveux lâchés volant dans une bourrasque.

« Mon Dieu, mon Dieu, répétait-elle en contemplant son balai en feuilles de chou et ses cheveux au vent. Mon Dieu,

mon Dieu. » Mais c'était son trait qui la touchait le plus, son dessin fin et délicat qui restituait si fidèlement son image, pourtant à peine visible par endroits sur la feuille, et si facilement effaçable par un glissement de pouce qu'elle retint son souffle en le montrant, par crainte de se voir effacée elle-même.

Son don pour le dessin se développa au fil de sa croissance, son trait s'allongea en même temps que ses membres et, à force de noircir des carnets, ses images devinrent de plus en plus oniriques quand il dessinait sur la table, sur le quai, sur les rochers de la plage, ou sur la pile de bois, esquissant les maisons abandonnées de Cooney Arm et les esprits qui grouillaient derrière leurs fenêtres, ou l'échafaud délabré de Père devant la lune et le reflet de celle-ci, me croquant quand je plongeais en riant dans les rouleaux, tout comme il croquait Mère en train de secouer nos draps au vent. Chaque dessin semblait vaporeux, aérien, vu à travers une trame, un voile de lumière. Et aucun n'avait ni commencement ni fin, chaque dessin paraissant surgir de nulle part et s'évanouir dans le néant, avec, entre les deux, un tourbillon de traits qui semblaient ne faire qu'un, telle une bobine de fil se dévidant en pensée.

Il se leva quand je sortis de la voiture, l'appelant doucement par son nom. Bien qu'il fût mon cadet de deux ans, il était plus grand que moi, avec les yeux marron brillants de Père et la même tignasse, mais blonde et pleine de lumière, alors que les mèches qui tombaient sur le front du paternel étaient plus sombres que la tourbe. Je courus vers lui et me jetai dans ses bras, humant l'odeur de myrrhe de Père qui collait encore au velours côtelé de sa veste.

« Qu'est-ce que tu fais là ? m'écriai-je.

– Pourquoi tu n'es pas avec eux ? demanda-t-il, la voix cassée. Tu y es allée ? Tu l'as vu ? »

Je secouai la tête en essayant mes yeux sur sa manche. « J'ai téléphoné depuis l'aéroport. Je... Maman dit qu'il va bien. Son cœur en a pris un coup... mais elle dit qu'il va s'en sortir. Et toi, pourquoi n'es-tu pas là-bas, Chris ? Tu sais qu'elle voudrait que tu sois avec elle. »

Je fis silence. Je savais très bien pourquoi il n'était pas là-bas. On se ressemblait comme deux gouttes d'eau, lui et moi. Quand des forces extérieures menaçaient notre monde – par exemple, quand Gran avait chuté suite à un malaise, ou quand Kyle, notre plus jeune frère, s'était étouffé après avoir avalé une bille, ou quand Père s'était coupé avec sa hache –, nous prenions la tangente, Chris sur mes talons, pour aller nous cacher derrière la maison, fuyant un incident sûrement bien moins grave que ce qu'imaginaient nos cerveaux effrayés.

« Mais pourquoi tu n'y es pas allée directement depuis l'aéroport ? demanda-t-il.

– Mère m'a dit de venir te chercher.

– Quoi ? Elle n'a pas pensé que tu aurais envie de le voir tout de suite ? »

Je le pris dans mes bras, me laissant aller contre lui. « Il fallait que je te voie, murmurai-je. Maman dit que tu ne t'en remets pas. Oh, Chris, ça a dû être horrible. » Je plongeai mon visage dans sa chemise, j'avais besoin de sentir plus fort son odeur, et celle de Père. Il me rendit mon étreinte, un léger gémissement lui montant dans la gorge.

Le cri strident d'un balbuzard pêcheur dissuada un prédateur. Au-dessus de l'épaule de mon frère, je regardai le rapace s'élever au-dessus des bois en battant de ses ailes aux plumes blanches.

« Kyle. Et Gran, dis-je en me tournant vers la maison, ils sont à l'hôpital ? J'ai oublié de demander à Maman.

– Kyle conduit le pick-up...

- Kyle fait quoi ?
- Il a dix-sept ans, sœurlette.
- Bon sang. Et il conduit le nouveau pick-up de Papa ?

Ça va l'aider à se remettre plus vite sur pied, de savoir que Kyle conduit son pick-up tout neuf. » J'avancai vers le bord du quai et baissai les yeux vers la deuxième acquisition que Père avait faite cette année : une élégante barque de pêche de quatre mètres qui lui avait coûté trois ans d'économies. Sa proue pointait comme une flèche et sa proue évasée qui remontait vers le haut donnait à ses flancs un aspect effilé et gracieux. Meticuleusement repeinte en vert très foncé, elle reposait, immobile, sur la glace de mer. Le lourd manteau d'hiver de Père était soigneusement posé sur un des bancs, et son fusil et sa musette rangés dans le rouf. Je relevai les yeux, laissai errer mon regard sur la mer recouverte de blocs de glace compactés. Sa surface était accidentée, mais tellement blanche et immaculée qu'elle réverbérait le silence dans l'immensité du ciel. Et pourtant, des craquements perfides et continuels remontaient d'en dessous quand les blocs s'écrasaient les uns contre les autres et se brisaient sous l'impact. Je repensai à Père et frissonnai en me rappelant la peur qui m'avait envahie des centaines de fois en le voyant agripper le plat-bord de sa barque et la pousser à la force de ses bras sur cette masse mouvante qui tanguait sous son poids, sautant d'un bloc à l'autre au-dessus de chenaux à peine ouverts, mettant sa coque à l'eau dès qu'ils étaient assez larges pour qu'il saute à bord et se mette à ramer.

« Tout ça pour chasser ces satanés vieux phoques, marmonnai-je. Pas étonnant qu'il soit en miettes, à force de pousser sa barque là-dessus année après année. Il était donc si pressé ? Ne pouvait-il pas attendre la débâcle ?

– Il était tellement excité à l'idée d'essayer son nouveau bateau, dit Chris.

– Alors, pourquoi tout seul ? Il n'y avait personne pour aller avec lui ? On ne doit pas être seul pour lancer son bateau sur la glace. »

Chris semblait torturé par la culpabilité.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je. Tu étais censé aller avec lui ? Pourquoi tu ne l'as pas fait, alors ? »

Il tourna vers moi son visage chaleureux encadré de cheveux blonds tel du blé d'été. Mais c'étaient ses yeux brun cerise qui m'avaient toujours captivée, tellement doux et chargés d'émotions que, même lorsqu'ils brillaient de joie, j'avais de la peine. « Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Chris, qu'est-ce qui se passe ? »

Il regarda ailleurs, serrant si fort ses lèvres qu'elles se mirent à trembler. Il les balaya d'un revers de la main, rendant un peu de fermeté à sa mâchoire. J'observai, bouche bée, le dégoût de lui-même se répandre comme un cancer dans tout son être.

« Chris, écoute-moi. Tu ne penses quand même pas que c'est ta faute ? »

Il fit un signe vers la maison. « Rentre. Va te laver, fais ce que tu veux. Je charge le matos et, ensuite, on ira le voir. »

Il descendit du quai sur la glace, et s'agrippa au bateau quand un bloc se mit à tanguer sous son poids en grinçant contre l'appontement.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? » demandai-je quand il sortit une boîte de cartouches de sa poche et l'ouvrit pour un décompte rapide. Je levai les bras sous l'effet d'une brusque colère. « Oh, pour l'amour du Ciel !

– J'ai trouvé quelqu'un pour venir avec moi.